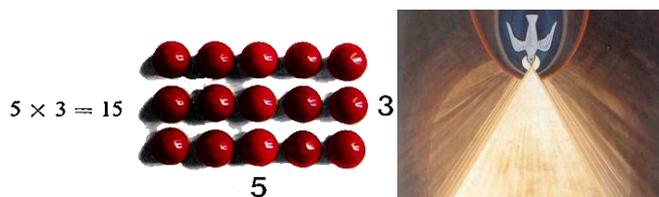


1. LA MATIERE ET L'ESPRIT



1. La « gigantomachie » de la Matière et de l'Esprit : le Matérialisme

Nous vivons depuis plusieurs siècles dans l'âge du « matérialisme ». Autrement dit, depuis au moins 200-250 ans la métaphysique de fond qui dirige les pensées émanant de notre civilisation affirme que tout ce qui existe est, en dernière analyse, de la « matière ».

Le Matérialisme comme métaphysique explicite [= croyance appropriée et clairement formulée sur la constitution ultime de l'Univers, sur ce dont tout l'existant est « fait », sur sa nature – *physis* – son « être » originaire. Cf. l' « axiome métaphysique dont parle Nietzsche en T8 »] le Matérialisme métaphysique, dis-je, est en réalité vieux comme... la Métaphysique même. Les premiers métaphysiciens de la Matière – ceux qui assument la Matière comme *arké* – remontent en effet à l'époque des PRÉSOCRATIQUES, ainsi qu'Aristote nous le dit dans le T35, en les appelant tous, indistinctement les « physiologistes », pour indiquer le fait qu'ils choisissent tous, indistinctement d'expliquer les phénomènes de l'univers dans les termes d'une même « physis » conçue comme un/plusieurs principe(s) « immanent(s) » [= qui constitue(nt) de l'intérieur] à la chose qui en est constituée.

Thalès (« tout est eau ») **Anaximène** (air) **Héraclite** (*feu*) **Empédocle** (les 4 éléments) posent dans les « éléments » de la nature le[s] Principe[s] de tout ce qui existe. **Anaximandre** (l'*Infini*) **Parménide** (l'*Être*) et **Anaxagore** (*Intelligence*) sont des penseurs plus abstraits, mais leur façon de concevoir l'*arké* demeure immanente et donc matérielle. **Leucippe** et **Démocrite** de leur côté ont propulsé une vague métaphysique – celle de l' « atomisme » (« tout est atome ») destinée à nous atteindre 2500 plus tard pratiquement immo­di­fiée. De cette vague font partie tout d'abord les « post-socratiques » **Epicure** [T36] – grec d'époque hellénistique – et le stoïcien romain **Lu­crèce** [T37] ... mais elle se prolonge sur la Renaissance, Grand Siècle (Gassendi, Boyle, Fontenelle, Hobbes) l'Epoque des Lumières (La Mettrie, Diderot, **D'Holbach** [T38]) jusqu'à se présenter en toute sa clarté sur la bouche et dans les ouvrages des savants les plus attirés des XIXe/XXe siècles : des physiciens comme **Einstein** [T53], **Feynman** [T43], **Fynn** [T(44)] (qui parlent en réalité toujours en *méta*-physiciens!) des chimistes [T47], des biologistes, des neurologistes [Changeux T40]... ainsi que dans tous les textes d'enseignement/vulgarisation scientifique de cette même époque... y compris ceux de mathématiques [T47-48].

Selon cette « vision de l'univers » – comme l'appelle l'Alonso/Fynn en T44 – la totalité des phénomènes qui nous est donné d'appréhender tant *autour* de nous (de la formation des galaxies et des planètes à l'évaporation de l'eau ou à la compression d'un gaz...) que *dans* nous-mêmes (les opérations mathématiques) ne peuvent être « compris » et donc *acceptés* qu'une fois reconduits à des dynamiques d'entassement/combinaison/recombinaisons de bouts-de-matière rigoureusement sourds et aveugles à toute vie et à toute intention consciente. Nous voyons alors tourbillonner partout des petits corps solides identiques à ceux dont nous ont parlé Leucippe, Démocrite, Lu­crèce... car nous imaginons tout comme un agrégat de petits corps solides. Les solides, les liquides, les gaz... et finalement les *nombres* se présentent sous cette même forme tant à nos sens qu' à notre esprit.

Or, de tous les auteurs que nous venons de citer, nous remarquons deux choses fondamentales :

(1) Que lorsqu'il est question de la nature physique ils sont pratiquement tous des *atomistes*. Autrement dit, lorsque la « matière » est assumée comme la seule chose qui existe vraiment (l' *arké*), le « modèle » incontournable­ment choisi pour rendre compte de comment les choses sont « faites » est celui de l' assemblage ou de l' « entassement » brique sur brique...

(2) Qu'ils sont tous des défenseurs de l' « âme matérielle », ou de la nature purement corporelle de ce que l'on appelle « âme ». Einstein nous dit en T(53) que le « psychique comme tel est éliminé de l'enchaînement causal de l'être »

Cette deuxième circonstance explique le fait que le programme de terminale philo considère ensemble les deux notions de Matière et Esprit : car il les assume implicitement comme les deux pôles de l'Opposition Métaphysique Majeure qui anime et déchire notre civilisation depuis ses premiers débuts philosophiques : la célèbre « **gigantomachie** » sur la nature de l'Être et du Non-Être dont parle Platon en T34.

La nature ultime de l'Être – de tout ce qui « est » – est-elle matérielle (est-elle la Matière ?) ou bien immatérielle... à savoir « spirituelle » ? Depuis très longtemps en effet personne ne pense plus qu'à la racine de tout ce qui existe puisse se trouver l'air, l'eau ou le feu... car l'intuition métaphysique originaire – « tout est un » – dont nous a parlé Nietzsche en T8, a été dès le début reconduite à ce dualisme fondamental : l'Être – son Principe, son *arké* suprême – est-il Matière ou bien Esprit ?

Ce combat – qui peut être dit aussi le combat entre « Matérialisme » et « Idéalisme » – se traduit et se précise dans un ensemble de questions bien connues qui ne concernent pas que la constitution ultime de l'univers naturel mais engagent l'existence humaine en son essence la plus propre : son sens, sa destination, les ressorts qui la mettent en mouvement... « Existe-t-il une « âme » ? » ... ou bien tout ce qui vie et bouge dans le monde humain et vivant n'est que de la matière aveugle et en dernière analyse *morte*, qui ne fait que se combiner à l'hasard dans un monde dépourvu de toute finalité ? [T(36-37)] L' « Histoire a-t-elle une « raison » d'être ? » (= l'Être de l'Histoire a-t-il un Sens ?)... ou bien tout est confié à la nécessité aveugle d'une Matière sans Esprit? etc.

C'est donc depuis cette perspective explicitement *métaphysique* que nous allons maintenant questionner cette dyade conceptuelle si cruciale et décisive, en commençant par faire un pas en arrière afin de bien situer la notion de Matière dans un discours conceptuellement rigoureux et responsable, à la fois du point de vue logique qu'historique.

1. Matière, Forme, Esprit

1.1 L'ANTINOMIE DE LA MATIÈRE ET DE L'ESPRIT – La possibilité que la « matière » soit considérée comme la Substance Absolue du monde découle en réalité de l'identité même, de la nature profonde de ce concept, telle qui nous est révélée par son étymologie : **m[ati]ère** vient de *mater*, la mère, la matrice de tout ce qui est (cf. **T60**).

Il s'agit en effet d'une intuition presque invincible : notre esprit est ordinairement incapable de penser *vraiment* qu'il puisse exister quelque chose de *totalemment* immatériel.

Pause de méditation

Essaye de penser quelque chose de bien existant, et pourtant *totalemment* immatériel.

Tu y arrives ?

Et toutefois... nous avons bien vu que MOI... je suis *partout et nulle-part* dans mon corps ! Comment pourrais-je, dès lors, me reconnaître dans rien qu'une partie *matérielle* de moi-même ?

Pause de méditation

Essaye de te penser toi-même non pas comme « ayant » un corps – ces bras, ces jambes, etc. – mais comme *étant*, toi-toi, toi qui dis « moi ! », comme rien qu'un bout de matière.

Tu y arrives ?

En bien, dans cette double impossibilité – penser quelque chose de totalement immatériel ; *se* penser comme quelque chose de totalement matériel – ...c'est-à-dire dance cette *antinomie* se trouve tout l'enjeu de la « gigantomachie » de la Matière et de l'Esprit. Si le monde n'est que matière ; si, comme Einstein le dit en T53 « le psychique comme tel est éliminé de l'enchaînement causal de l'être », alors il n'y a aucun espace pour que MOI – comme « esprit pensant » – je puisse *réellement* exister comme conscience, au même titre que les pierres, les plantes et les planètes. D'autre part... peut-on réellement *imaginer* un existant parfaitement dépourvu de « matière » ?

Voyons donc comme la philosophie classique – de Platon/Aristote à Descartes – s'en est tirée.

2. De l'arké physique des présocratiques (l'être comme *physis*) à l'arké méta-physique d'Aristote (l'être comme substance)

2.1 LA DYADE MATIÈRE/FORME – Lorsqu'elle est saisie comme « première » ou « absolument brute » etc., la matière dont une chose (animée ou inanimée) est faite, est primordialement en compétition non pas avec l'« esprit » de cette même chose, mais avec sa « forme ». En effet, pas tout ce qui est fait de matière (par ex une statue d'argile) est par là même doué un « esprit » ; en revanche, absolument *tout* ce qui est fait de matière est nécessairement doué d'une *forme*, qui en soi *n'est pas* cette même matière qui le constitue: la *forme* humaine de la statue d'argile *n'est pas* la matière de l'argile¹.

De l'opposition *forme/matière* comme dyade métaphysique fondamentale nous parle pour la première fois Aristote. Cela nous conduit à bien établir le **concept fondateur de la métaphysique occidentale : la notion de Substance**

2.2 LA MÉTAPHYSIQUE COMME SCIENCE DE L'ÊTRE EN TANT QU'ÊTRE – La *Métaphysique* d'Aristote ne fait que poursuivre la recherche des présocratiques sur la « *physis* » - la « nature des choses » - en son principe fondateur/explicatif (arké) que ces penseurs [dont il trace l'histoire au début de cet ouvrage, **T35**] avaient repéré au sein même des « choses de la nature », parmi les « éléments » matériellement conçus et sensiblement saisissables (eau, air, feu...).

Aristote n'est pas satisfait de cette démarche : il pense que l'intention et l'intuition des présocratiques sont tout à fait incontournables, car il faut bien pouvoir ramener tout ce qui « est » à un seul Principe/Cause [cf. le « tout est un » évoqué par Nietzsche à propos de Thalès en T8]. En revanche (et à la suite de Platon, son maître) il pense que la nature de ce principe – de cette *cause* – unique ne peut être d'ordre matériel, car la « matière » même ne constitue que la manifestation, dans le monde de sens, de quelque chose de plus profond, et qui ne peut être saisi qu'avec les yeux de notre raison.

Pour parvenir à démontrer cette thèse, il commence par ramener la démarche globale des présocratiques à un seul et unique questionnement : **rechercher le Principe Unique de tout ce qui « est », revient à rechercher la nature ultime de l'« Être »...« en tant qu'être ».**

La *Métaphysique* se présente donc comme la « science de l'être en tant qu'être » [**T(18)**] : une science qui a comme objet l'Être « en soi ». Cette science répond donc à la question générale : que cela signifie que quelque chose (non seulement les êtres « naturels ») « EST », que quelque chose *existe* en effet, *vraiment* de façon ultime et définitive ? Ou, d'où cela *vient*... comment *se fait-il*, au juste, que quelque chose « est » *vraiment*, *existe réellement*, et qu'elle soit la chose qu'elle est, sans devenir-autre, se transformer, de dissoudre dans le Néant au bout d'un instant comme une nuage ou un rêve ? La réponse d'Aristote est : l'« être » *vrai* d'une chose (son existence réelle et son identité déterminée) lui vient de ce qu'il possède un fond « substantiel ». Ou : une chose *n'est* autre – à proprement dire – que sa « substance ». Cherchons donc à bien déterminer ce concept, en suivant l'analyse aristotélicienne.

Pause de méditation.

Tout ce que tu dis « exister », existe-t-il en effet *dans la même mesure*, ou bien y-a-t-il a des choses qui existent *moins* que d'autres ?

2.3 La doctrine des 4 genres d'arké (cause/principe) – Aristote ne pense pas qu'« exister » coïncide strictement avec « être un bout de matière » (matérialisme). Donc, il doit se libérer de l'*immense* force attractive émanant de l'idée : que tout ce qui existe « réellement » doive en dernière analyse être reconduit à une cause, une origine purement matérielle. Pour ce faire, il distingue tout d'abord – dans la *Physique* – **4 sens différents de la notion d'arké** (cause/principe): cause *matérielle* ; *formelle* ; *motrice* ; *finale* (T55A).

¹ Ou encore: tel son *centre de rotation*, la *forme* de la statue, elle aussi n'est *nulle-part* dans sa matière. Donc, dans la mesure où une « forme » peut exister « séparément », c'est à dire en soi et non pas comme la forme d'une matière, dans cette même mesure nous pouvons dire qu'un esprit « immatériel » peut exister indépendamment du corps dont il est l'esprit. Et c'est bien cela que se proposent de démontrer Platon, Aristote, Descartes, et beaucoup d'autres métaphysiciens : que la « forme » du corps humain n'est autre que son « âme », et qu'elle a une nature purement spirituelle qui lui permet de subsister même lorsque la matière du corps se désagrège avec la mort.

3. LA DOCTRINE DE LA SUBSTANCE – Une fois cette distinction acquise, il peut se demander auquel de ces 4 genres de « cause » devons-nous ramener la *substance* d'une chose, c'est-à-dire ce qui « en » ou « d' » elle fait (A) qu'elle existe vraiment, et (B) qu'elle soit effectivement ce qu'elle est, et pas une autre chose.

Pause de méditation.

Qu'est-ce qui fait *dans* toi ou *de* toi que tu sois *vraiment* toi-même ? Tu te reconnais comme vraiment toi-même dans n'importe laquelle de tes « parties », ou il y a quelque chose de toi qui est plus authentiquement « toi-même » que tout le reste de ton être ?

Qu'est-ce que donc l'être vrai de la chose ? Pour répondre, Aristote commence par préciser que le mot « être » s'entend de plusieurs manières » [T55B], mais il y a un sens privilégié de « être » qui prime sur tous les autres, et ce sens est justement celui d'« être substantiel » : la Substance. – Ce qui à proprement parler « existe », dit Aristote, ce ne sont pas les simples « propriétés » d'une chose, ses attributs – être blanc, être lourd... Ce qui existe vraiment, *la chose même*, est plutôt ce qu'on appelle la « substance » de cette même chose blanche ou lourde, qui fait son « essence » [*ousia*] : ce qui de cette chose demeure inchangé tout au long des changements de ses « attributs ». – On dira donc que ces derniers – les *attributs* de la chose – tirent tout leur « être » justement de la « substance » – du « sujet » du « sub-strat »... – dont ils sont les attributs, car ils ne sauraient en être séparés sans se dissoudre dans le néant. La question « qu'est-ce que l'être ? » – en conclut Aristote – se réduit donc à celle-ci : « qu'est-ce que la substance ? ». La *Métaphysique* d'Aristote est dès lors la réponse en 14 livres à cette question : quelle est la Substance du monde, ce à quoi tout ce qui existe peut être ramené comme à sa source ?

3.1 LA SUBSTANCE COMME SUJET – Pour répondre à cette question, Aristote continue sa clarification, en énumérant différents sens du mot « substance » [T(55B)]. C'est le premier de ces sens qui nous intéresse ici : la notion de « **sujet** » (*sub-strat* etc.). Et c'est cela qui nous mène à la dyade matière/forme.

La notion de substance/sujet est en effet porteuse d'une *oscillation sémantique fondamentale*, qui tantôt nous fait dire que la « substance » – ce que la chose *est* vraiment – est la *forme* de cette même chose, tantôt, au contraire, nous fait dire que la substance d la chose est sa *matière*.

3.2 LE SUJET COMME MATIÈRE-FORME-SYNHOLON – Le « sujet » nous dit Aristote est *sub-jectum* [= *sous-jaçant*] : ce qui est placé, installé par-dessous, et il est concevable comme la « matière » d'une chose, sa « forme » ou comme l'« ensemble » [*synholon*] des deux

1. Par exemple, nous disons « cette statue est grande », et là nous parlons de la « statue » dans **son ensemble (matière+forme)** comme le *sujet* de l'attribut « être grand ».
2. Nous pouvons toutefois (§3.2.1) ne concevoir que **la matière** de cette même statue (l'airain) comme ce qui est en effet « sous-jaçant », par exemple lorsque nous la refondons, en en refaisant de l'airain liquide (comme la fameuse cire de Descartes en T56 : « ce qui reste », dans ce cas, ce qui était donc « sous-jaçant », est la *matière* dont elle était faite.
3. Troisièmement (§3.2.2) nous pouvons soutenir que la *vraie* substance de cette statue – son *essence*, ce qui en fait la statue qu'elle est – est **sa forme**, qui lui a été donnée par son auteur.

Etablissons donc bien ces deux sens de la notion de substance : la *substance/matière* et la *substance/forme*.

3.2.1 LA SUBSTANCE-MATIÈRE

(A) Le « morceau de cire » de Descartes. La matière comme sujet de transformation

La « substance » est bien ce qui *demeure*, ce qui, dans une chose, reste inchangé pendant que tout le reste de cette même chose, change. Cette intuition, si claire, nous conduit très naturellement à penser que, dès lors, la substance d'une chose est la matière dont elle est faite. Considérons par exemple le célèbre « morceau de cire » de Descartes [T(56)], pendant qu'il passe par la suite de ses *transformations* successives : $forme_1 \rightarrow forme_2 \rightarrow forme_3 \dots \rightarrow forme_n$.

T(56) « Prenons pour exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche: il n'a pas encore perdu la douceur [*forme*₁] du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs [*forme*₂] dont il a été recueilli; sa couleur [*forme*₃], sa figure [*forme*₄], sa grandeur [*forme*₅], sont apparentes; il est dur [*forme*₆], il est froid [*forme*₇], on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son [*forme*₈]. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps, se rencontrent en celui-ci. Mais voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu: ce qui y restait de saveur s'exhale [*forme*₁→*forme*₉], l'odeur s'évanouit [*forme*₂→*forme*₁₀], sa couleur se change [*forme*₃→*forme*₁₁], sa figure se perd [*forme*₄→*forme*₁₂], sa grandeur augmente [*forme*₅→*forme*₁₃], il devient liquide [*forme*₆→*forme*₁₄], il s'échauffe [*forme*₇→*forme*₁₅], à peine le peut-on toucher, et quoiqu'on le frappe, il ne rendra plus aucun son [*forme*₈→*forme*₁₆]. La **même cire** demeure-t-elle après ce changement? Il faut avouer qu'elle demeure; et personne ne le peut nier » [Descartes T19 CDP, 196]

La contemplation de cette suite de *transformations* mènera Descartes à conclure que la seule faculté qui, en nous, peut effectivement appréhender cette « même cire » comme « matériellement » identique à elle-même, est notre *esprit* (« sola mens ») car nos *sens* ne peuvent nous témoigner que de la *complète dissolution* du morceau de cire que nous percevions au départ, et que notre *imagination* – toujours liée, par sa propre nature, à la forme perçue/visualisée qu'ici et maintenant frappe notre conscience – ne pourra jamais parcourir l'*infinité de formes* possibles que ce morceau de cire – tout en demeurant le même – est par sa propre nature susceptible de prendre. Ce passage dans le vide-de-formes... et ce bond à l'infini qui embrasse d'un coup d'œil la totalité des configurations « imaginables » que ce bout de matière peut prendre, n'est évidemment l'affaire que d'une pensée *pure* capable de transcender – en un seul et même acte cogitatif – à la fois la Sensibilité et l'Imagination.

Si toutefois nous nous concentrons maintenant non pas sur le côté subjectif de ce phénomène – l'*esprit* qui est en nous, et qui saisit la « mêmété » de la cire – mais sur son côté objectif, c'est-à-dire sur le morceau de cire lui-même, nous ne pouvons pas éviter de dire que ce qui demeure *le même* tout au long de cette suite de formes qui se succèdent – le *sujet* du changement, le fond de cette surface changeante – ... est bien la *matière* dont ce corps est fait : la cire. **Pour cette raison Aristote affirme que « dans un sens le sujet premier est la matière ».**

(B) ... la *Chora* de Platon, l'Espace de Einstein...

C'est justement de cette matière-substance qu'avait parlé Platon dans les termes de la « *mère* du monde » : la *matrice* d'où tout ce qui existe provient, pour s'y réabsorber à la fin de son existence temporelle. Dans le T(58) Platon part d'un exemple comparable à ceux d'Aristote (**statue d'airain**) et Descartes (**morceau de cire**) – « supposons qu'on fasse prendre successivement toutes les formes possibles à un **lingot d'or**... » – pour montrer que, confrontés à ses métamorphoses rapides et incessantes, nous ne dirions pas « ce triangle », ou « ce cylindre » etc., mais bien « cet or », en voyant donc la *substance/sujet* de ce que nous sommes en train de contempler non pas dans ses *formes* (qui changent sans cesse) mais dans la *matière* qui les sous-tend. Par analogie, Platon élargit son regard à l'*espace* commun où (et d'où) *tout* ce qui existe (non seulement ce lingot) prend-et-change-de forme. Cet **étendue commune et universelle** est pour lui à la fois, comme chez Descartes en T54A et Einstein en T(53), l'*espace* où se trouvent les choses et la *matière* dont elles sont faites, et il l'appelle la *Chora* [= *espace*] « ...qui contient tous les corps en lui-même, comme ce lingot d'or. [...] Il faut toujours le désigner par le même nom car il ne change jamais de nature; il reçoit perpétuellement toutes choses dans son sein, sans revêtir jamais une forme particulière ; il est le fond commun où vient s'emprendre tout ce qui existe ».

C'est elle donc, la *Chora*, la « mère du monde » : la Matière Première qui en elle-même est à la fois ce que les grecs appelaient le *Chaos* « sans forme » – car « l'être dans le sein duquel se trouve ce qui doit être ainsi façonné, ne serait pas propre à sa destination s'il n'était pas lui-même privé de toutes les formes qu'il doit recevoir » – ... et la *matrice*, la productrice infatigable de tout ce qui en a une.

(C)... le «Néant-de-Forme» du Taoïsme, et le Vide Quantique

Platon est donc en train de parler de ce que d'autres civilisations ont appelé le « vide » primordial, et que notre science appelle actuellement le « vide quantique » au sein duquel apparaît, le moment venu, une fluctuation/vibration d'où tout le reste s'engendre. Ce qui est visé par ce cadre de concepts et d'intuitions est donc un « état 0 », une condition primordiale du monde, où tout qui existe se trouve à l'état de *pure potentialité* – aujourd'hui on dit « énergie » – un « espace » [ou un] « vide », certes, mais où sans cesse de *formes* nouvelles apparaissent pour *actualiser cette potentialité*. Dans le texte ci-dessous c'est le Taoïsme qui prend parole en ce même sens.

« Au commencement de toutes choses, il y avait le Néant-de-Forme, l'être imperceptible ; il n'y avait aucun être sensible, et par suite aucun nom. Le premier être qui fut, fut l'Un, non sensible, le Principe. On l'appelle la norme, la vertu émanée de l'Un, qui donna naissance à tous les êtres. Se multipliant sans fin dans ses produits, cette vertu participée s'appelle en chacun d'eux ming son partage, son lot, son destin. C'est par concentration et expansion alternantes que la norme donne ainsi naissance aux êtres. Dans l'être qui naît du vide certaines lignes déterminées spécifient sa forme corporelle. [*Tchouang Tze* – Chap.12]

Retenons bien l'expression du *Tchouang Tze* : « dans l'être qui naît du vide, certaines lignes déterminées *spécifient sa forme corporelle* ». L'idée ici exprimée est très claire : les corps perceptibles sont une cristallisation, une condensation – donc une *actualisation* – d'une condition originaire de *potentialité* pré-corporelle : une « matière première » qui se présente tantôt comme Vide, tantôt comme « Chaos », tantôt comme Espace...

En synthèse, lorsque l'esprit humain a voulu cibler la « matière en soi », le fond « purement matériel » qui demeure identique à lui-même lorsque toute *forme* pensable et imaginable lui est ôtée, il a incontestablement buté sur un *état* des choses, une *condition* de leur existence paradoxalement dépourvue de tout aspect « matériel » ordinairement concevable : une condition de pure « énergie », de pure potentialité qui n'est saisissable, comme Schopenhauer le dit en T(57) « que par abstraction », et « ne peut pas être donné à l'état pur et en lui-même ».

C'est cette circonstance-limite qui fait soutenir à Aristote :

- (1) qu'une science à part entière de la pure et simple *matière* n'est même pas envisageable, car tout ce qui est l'objet d'une science quelconque, est par là même doué d'une *forme* déterminée ;
- (2) que dans son sens premier, la substance des choses n'est pas leur substrat matériel mais leur *forme distinctive* qui, seule, fait qu'elles soient les choses qu'elles sont.

3.2.2 LA SUBSTANCE-FORME. LA FORME COMME SUJET DE TRANS-MATÉRIALISATION

Pour comprendre en quel sens Aristote affirme que la **vraie substance d'une chose est sa forme**, considérons la matière non pas d'une statue, d'un morceau de cire ou d'un lingot, mais celle dont un être *vivant* est fait. Un homme, par exemple, plutôt que la statue en airain d'un homme, ainsi que le fait Descartes en T57. Dans ce cas aussi, nous assistons sans doute à un processus de trans-formation : un « même homme » est d'abord conçu dans l'utérus de sa mère, où il commence à se transformer – à métamorphoser – d'une façon bien plus radicale que celle que peut subir un morceau de cire. *Rien* ne reste identique pendant cette transformation, et *toutefois* nous disons qu'il s'agit du *même homme*. Dans ce cas c'est bien la *forme* humaine, que nous distillons, lorsque nous voulons indiquer que cette « forme de vie » est un seul et même homme.

Rapporté au cas de la cire ou de l'or, l'être vivant nous impose donc un phénomène tout à fait opposé : celui d'une trans-formation qui est en réalité une « trans-matérialisation » $matière_1 \rightarrow matière_2 \rightarrow matière_3 \dots \rightarrow matière_n$. Un même homme – une même *forme* humaine – mange, boit, grandit... en changeant sans cesse sa *matière* constitutive : il ne faut que 7 ans de processus métaboliques pour que notre organisme se débarrasse totalement de la matière qui le compose à un moment donné. A la différence du morceau de cire de Descartes et du lingot d'or de Platon donc, ici c'est la *forme* qui reste : ce n'est que la matière du corps qui change. L'exemple des êtres vivants est donc très efficace pour montrer en quel sens Aristote affirme qu'entre la « matière » et la « forme » c'est bien cette dernière qui **prime ontologiquement** (=qui a la primauté en termes de « degrés d'être »), et qui constitue l'essence, l'être *substantiel* de ce qui existe : car c'est à elle d'actualiser et de dominer cette « matière première » informe qui, seule, n'est qu'un état chaotique de pure potentialité sans visage ni orientation.